



HAL
open science

L'observation participante appliquée à la guérilla maoïste en Inde : un modèle du genre

Christophe Jaffrelot

► **To cite this version:**

Christophe Jaffrelot. L'observation participante appliquée à la guérilla maoïste en Inde : un modèle du genre. *Revue Française de Science Politique*, 2023, 72 (2022/4), pp.641-644. 10.3917/rfsp.724.0641 . hal-04292032

HAL Id: hal-04292032

<https://sciencespo.hal.science/hal-04292032>

Submitted on 12 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'OBSERVATION PARTICIPANTE APPLIQUEE A LA GUERILLA MAOÏSTE EN INDE : UN MODELE DU GENRE

Christophe Jaffrelot, Sciences Po, Centre de recherches internationales (CERI), CNRS, Paris, France.

Compte rendu de Alpa Shah, *Le livre de la jungle insurgée. Plongée dans la guérilla naxalite en Inde*, Montreuil-sous-bois, Editions de la dernière lettre, 2022, 350 p.

In: *Revue Française de Science Politique*, 2023, 72 (2022/4), pp. 641-644.

DOI: <https://dx.doi.org/10.3917/rfsp.724.0641>

Le livre d'Alpa Shah, qui sort en français, quatre ans après l'édition anglaise, augmentée d'une préface de l'éditrice, Naïké Desquesnes, d'une autre de l'autrice et d'une remarquable annexe en forme d'essai bibliographique sur le maoïsme en Inde, ne ressemble à aucun autre. Alpa Shah, anthropologue à la LSE qui travaille depuis des décennies parmi les aborigènes du Jharkhand, un des Etats les moins urbanisés de l'Inde, y rend compte d'une semaine de marches nocturnes en compagnie d'une troupe de maoïstes, des guérilleros clandestins dont elle a gagné la confiance.

Ces maoïstes indiens sont appelés « Naxalistes » (ou Naxalites en français), du nom de Naxalbari, la bourgade du Bengale occidental où est né le mouvement en 1967. Porté par des cadres du Parti Communiste indien (Marxiste), ce mouvement a d'abord recruté ses soutiens parmi les étudiants de Calcutta et d'ailleurs, et donc dans une élite de haute caste. La répression qui s'est abattue sur cette jeunesse – et qui s'est notamment traduite par la mort en prison de son leader, Charu Majumdar – a conduit les plus déterminés à se replier sur des Etats comme le Jharkhand et le Chhattisgarh, à l'abri d'une jungle impénétrable.

C'est dans cette jungle que nous emmène Alpa Shah. Venue en bus interviewer un vétéran du mouvement à l'occasion d'une réunion au sommet des cadres de la région au fin fond d'un véritable no man's land où elle est conduite pratiquement les yeux bandés, elle repart avec un petit groupe d'hommes qui rentrent, à pied, en direction du village, situé à 250 km, où elle est basée pour une enquête de terrain au long cours sur les aborigènes (les adivasis en Hindi) du Jharkhand. Pour échapper aux patrouilles des militaires indiens, le groupe est contraint de ne marcher que la nuit pendant une semaine. Alpa Shah nous conte, avec un luxe de détail tel qu'on se prend à marcher avec elle, ces sept épisodes nocturnes où l'obscurité crée une atmosphère propice à la confiance. De fait, ce livre est bien plus qu'un travelogue !

On y découvre d'abord des êtres humains en chair et en os qui n'ont rien de terroristes – contrairement à la dénomination dont les affuble l'Etat indien. Au-delà, Alpa Shah nous

permet de saisir la diversité des profils militants – contrairement, cette fois, à la doxa répandue par le parti qui voudrait nous faire croire que tous ceux qui portent son uniforme sont, précisément, identiques. Ces découvertes sont facilitées par les portraits que brosse l'autrice.

Gyanji incarne l'intellectuel et l'apparatchik de haute caste, éduqué, d'origine urbaine, qui a renoncé à la brillante carrière qui lui tendait les bras en ville et même à toute vie de famille (bien qu'il soit marié et ait un fils) par idéal, pour mener la révolution. Il symbolise jusqu'à la caricature la vieille garde des naxalistes pétris d'idéologie, de discipline et même de morale – voire de moralisme – que désespère l'évolution de la société indienne, tant il lui paraît maintenant évident que la révolution n'aura pas lieu de son vivant.

Mais les portraits les plus forts, sont ceux des aborigènes qui marchent aux-côtés de Gyanji. Kohli, représente ici la jeunesse du crû qui a rarement rejoint la guérilla par affinités idéologiques – même si l'ampleur des injustices sociales la révolte – mais qui s'est retrouvée dans la jungle à la suite d'une crise d'adolescence, pour être libre, pour vivre une passion amoureuse ; et qui, d'ailleurs, est parfois inconstante au point de rentrer au village de loin en loin, comme le feraient des travailleurs saisonniers – ou jadis les Talibans.

Somwari, elle, campe la figure de la femme militante, très bien représentée dans les rangs des maoïstes indiens mais – on le voit grâce à ce portrait – encore victimes de logiques patriarcales, même si l'attrait de la guérilla auprès des jeunes filles vient en partie de la liberté qu'elle leur donne.

Vikas, enfin, le chef de file de ce cortège, en dépit des galons qu'il a gagnés au fil des années, est – pour reprendre le qualificatif de Gyanji – un « Frankenstein », un monstre qui est retombé dans les travers de la société indienne, de la consommation ostentatoire à la pornographie. MANICHEISME TRES DEVELOPPE EN INDE (QUE l'on retrouve dans les films de Bollywood)

Ces portraits sont autant de points d'entrée vivants dans toute une série de problématiques reflétant les contradictions et les défis du mouvement maoïste en Inde.

Faire la révolution sans rompre avec la culture dominante?

L'apport majeur du livre d'Alpa Shah, tout en nuance, tient à la façon dont elle nous montre, par petites touches, combien Gyanji - comme tous les leaders du mouvement qui partagent son profil sociologique - reste sont à cheval sur deux univers mentaux.

D'un côté, ces cadres communistes militent sincèrement pour l'avènement d'une société nouvelle dont Alpa Shah nous donne à voir certains traits. Les maoïstes, dans les « zones libérées », ont établi une véritable contre-société, voire un « Etat parallèle » (p.75) porté par quelque 10 000 combattants : ils ont redistribué des terres, établi des tribunaux populaires pour faire rendre gorge aux potentats locaux, fondé des cliniques itinérantes, créé des écoles, modernisé les villages en y introduisant des techniques agricoles nouvelles – voire l'informatique (pp. 186-187). Prashant, un jeune militant de basse caste, lit trois livres à la fois dont un recueil de poèmes de Tagore et un manuel de médecine... Alpa Shah le

souligne : ce « développement » (pour reprendre – paradoxalement - le vocabulaire de la Banque mondiale qui, elle, ne jure que par l'Etat indien), explique en grande partie l'attrait des maoïstes auprès des adivasis. Mais elle insiste sur un facteur plus important encore : les marques de respect que les leaders du mouvement leur manifestent, la façon dont ils leur parlent, la reconnaissance de leur dignité (p. 183). Et cela se traduit concrètement par une aide de tous les jours, pour faire valoir leurs droits auprès de l'administration, par exemple (p. 189)

D'un autre côté, alors même que l'égalitarisme des communistes a tant d'affinités avec celui des tribus, les leaders naxalistes ne peuvent s'empêcher de critiquer la culture aborigène. Gyanji, végétarien qui ne consomme jamais d'alcool comme il sied à un homme de haute caste, désapprouve par exemple le rôle de l'alcool dans la culture tribale où, d'après Alpa Shah, il forme « un élément central de la sociabilité adivasi » (p. 195). Moderne, Gyanji dit à Alpa Shah que cela « n'a pas de sens de valoriser et de préserver ce qu'ils sont aujourd'hui. Que cela te plaise ou non, leurs cultures seront inévitablement effacées par le développement » (p. 195).

Gyanji rejette une autre institution adivasi, celle du *ghotul* où filles et garçons se retrouvent pour chanter, danser et parfois dormir ensemble. Gyanji s'y oppose car le mouvement désapprouve les relations sexuelles avant le mariage (p. 266) – alors même, comme lui fait remarquer Alpa Shah, que nombre de jeunes filles ont rejoint le mouvement après être tombée amoureuse d'un militant. Le mouvement s'efforce de réguler ces relations affectives en répartissant les amants dans des escadrons différents et/ou en organisant lui-même les mariages. (p. 267)

Les valeurs que les leaders maoïstes mettent en avant ne sont certes pas celles de la caste, mais elles n'en restent pas moins frappées au coin d'une certaine orthodoxie hindoue puisqu'elles prennent leur source dans l'idéal de renoncement, l'autre grand répertoire de l'hindouisme. Gyanji, aux yeux d'Alpa Shah est avant tout un « ascète » (p. 138), un « martyr vivant » (p. 137) qui a embrassé la voie du « sacrifice » (p. 136), valeur cardinale de l'hindouisme s'il en est !

Cette « culture du sacrifice », et du puritanisme, amène l'autrice, dans sa préface à voir des affinités entre le naxalisme et le mouvement nationaliste hindou, un rapprochement des plus osés, mais parfaitement convaincant (p. 30).

Prisonnier des schèmes mentaux situés au sommet du système de valeurs hindou, les maoïstes entretiennent du coup un rapport très particulier à la violence. Alpa Shah dit que pour eux « La violence révolutionnaire est une vocation sacrée » (p. 141). De fait, elle est comme transcendée, transfigurée, comme si la violence routinisée dont témoignent les embuscades naxalistes était illégitime – comme dans l'hindouisme. Ce fait n'est pas nouveau, je l'ai analysé dans le discours des révolutionnaires de l'époque coloniale qui remplaçaient systématiquement le mot « violence » par celui de « force » et justifiaient leurs attentats par des références religieuses - à Durga ou à d'autres cultes sanglants.¹ Ici, Alpa

¹ C. Jaffrelot, « Inde : la révolution introuvable ? Des révolutionnaires en quête de légitimité au pays de Gandhi (1895-1935) », in Hamit Bozarslan, Gilles Bataillon et Christophe Jaffrelot (dir.), Passions révolutionnaires. Amérique Latine, Moyen-Orient, Inde, Paris, éditions de l'EHESS, 2011, pp. 121-166.

Shah nous montre combien la mentalité des leaders maoïstes est encore imprégnée des catégories mentales de l'hindouisme à travers les valeurs de morale sexuelle, de sacrifice et de refus de la violence.

Cette démonstration souffre toutefois d'une limite qui apparaît vers la fin du livre, lorsqu'Alpa Shah souligne que « Depuis longtemps, les sociétés adivasis ont abrité des figures de sainteté allant à contre-courant des transformations politiques et économiques et, souvent, renonçant à certains aspects de la sociabilité adivasi (comme la consommation d'alcool et de viande) » (p. 229). Or ces « ascètes adivasi » ont été à la tête de véritables « soulèvements » jusqu'à l'époque colonial. Il y aurait donc des affinités entre le répertoire du renoncement hindou et celui des adivasis.

De même, une contradiction apparaît dans l'analyse d'Alpa Shah lorsqu'elle montre que dans certaines circonstances, loin de les considérer comme des égaux, les maoïstes traitent les adivasi comme « du bétail » (p. 263), lorsqu'il s'agit, par exemple, de célébrer le Jour des droits de la femme – alors que les villageoises ont tant à faire dans les champs ou à la maison...

Cela renvoie toutefois à une autre problématique passionnante du livre, à savoir les rapports de pouvoir établis par les maoïstes qui se trouvent ici en contradiction évidente avec leurs idéaux.

Rapports de domination et criminalisation de la guérilla

Le personnage de Vikas nous a déjà mis sur la voie : tous les cadres – en tout cas ceux des échelons intermédiaires – ne sont pas des saints à l'égal de Gyanji. Au contraire, certains ont basculé dans des formes de corruption, voire de criminalisation. Cette évolution tient certes à la nécessité, pour s'armer, de prendre d'assaut (ou en otage) des postes de police ou des notables dotés d'un riche arsenal et, pour se financer, de lever un impôt révolutionnaire qui dégénère parfois en racket. Mais certains chefs locaux versent aussi dans l'enrichissement personnel, comme en témoignent le 4X4 que s'est offert Vikas – dont le mariage, avec une deuxième épouse a par ailleurs été des plus ostentatoires.

Dans ce cas-là, on observe plusieurs mécanismes de prédation. Le plus fréquent d'entre eux consiste à prélever une dîme sur les grandes entreprises de la région, notamment celles du secteur minier. Ces firmes multinationales – comme Essar ou Vedanta - sont officiellement la cible privilégiée des maoïstes qui les accusent – à juste titre – de déloger les adivasis de leurs villages et de les priver des ressources de la forêt pour extraire le charbon, minerai de fer ou la bauxite. Dès lors qu'elles payent un tribut à la guérilla, elles sont miraculeusement épargnées, tandis que d'autres subissent des attaques allant jusqu'au plastiquage (p. 213). Gyanji – qui finira par avoir des échanges orageux avec Vikas - n'est pas dupe et confie même à Alpa : « La seule raison pour laquelle Vikas reste dans la guérilla aujourd'hui, c'est pour se servir » (p. 210).

L'une des grandes vertus du livre d'Alpa Shah ressort particulièrement bien ici : elle tient à son extrême lucidité. En dépit de son empathie et de son immersion dans une contre société qui la fascine, elle exerce sans cesse son esprit critique et en vient même à se demander si

les chefaillons de la guérilla ne sont pas en train d'endosser les habits des notables locaux qu'ils ont chassés ou exécutés (p. 223)

– un scénario qui rappelle le remplacement des élites pachtounes traditionnelles par les islamistes dans les zones du Pakistan frontalières de l'Afghanistan lors du Jihad contre les Soviétiques.

Parfois, ce processus de notabilisation passe par l'entrée dans la compétition électorale – que les maoïstes réprovent comme un miroir aux alouettes. Un des rares dirigeants du mouvement d'origine dalit (de caste intouchable) n'a-t-il pas cherché à devenir député après son arrestation – au grand dam de Gyanji qui l'a fait exclure (p. 232) ?

Un mouvement à la croisée des chemins

Le mouvement maoïste a connu bien des vicissitudes en plus de cinquante ans. Miné pas les divisions et écrasé par la répression, il était en voie de marginalisation avant de renaître de ses cendres au tournant du XXIème siècle, moment de la création, en 2004, du Parti communiste maoïste qui fédère depuis toutes les factions et fractions régionales (même si certaines tensions demeurent entre gens du Bihar et gens du Jharkhand, par exemple, comme le montre Alpa Shah).

Cette guérilla n'en est pas moins à la croisée des chemins, non seulement pour les raisons mentionnées plus haut – à commencer par les problèmes de corruption –, mais à cause de l'intensification de la répression depuis les années 2010, dans le cadre de l'Opération Green Hunt (Traque Verte) qui s'est traduite par la multiplication des bases militaires dans la jungle et le goudronnage des pistes où, jusque-là, les maoïstes réussissaient à dissimuler des mines actionnables à distance.

Depuis la première édition du livre, Gyanji – qui n'avait pas résisté à la tentation de revoir sa femme – s'est fait arrêter² lors de ces retrouvailles et Prashant a été tué dans une embuscade...

Mais Alpa Shah pointe d'autres défis internes au mouvement maoïste et tout aussi menaçants. Deux thématiques reviennent ici de façon récurrente mais discrète, hélas. Premièrement, des divergences de vue quant au stade de développement auquel se trouverait l'Inde ont donné lieu à des conflits entre écoles de pensée. La grande question est ici de savoir si l'Inde est encore féodale ou déjà capitaliste et si, dès lors, il faut continuer à investir le monde rural ou, au contraire, faire porter l'effort sur les villes. Ce débat n'a rien de théorique – Gyanji a failli quitter le mouvement lorsque cette intensifier ce qui est connue comme la « controverse des deux lignes » (p. 133). Mais Alpa Shah ne souhaite pas consacrer trop de temps. Elle note simplement, sur le mode de l'ironie : « Si, en bonne anthropologue, j'avais appris les langues des peuples que j'étudiais [...] [j]e ne maîtrisais pas la langue de ces communistes et il me fallut plusieurs années pour comprendre le

² En prison, les maoïstes subissent des tortures mentales et physiques dont Alpa Shah fait des descriptions insoutenables – pour leur extorquer des informations et dissuader les jeunes adivasis de rejoindre les rangs de la guérilla.

vocabulaire de l'économie politique et ce qu'ils appellent les 'modes de production' - une terminologie cruciale chez les naxalites, qui semblait cristalliser d'innombrables désaccords et avait débouché sur des scissions et des factions ». (p. 133).

Deuxièmement, la répression ne fait pas seulement peser une menace directe sur le mouvement maoïste, mais lui nuit indirectement d'une façon fondamentale en l'empêchant de faire autre chose que la guerre. Certes, il a pu établir une contre-société dans quelques isolats des « zones libérées », mais ses cadres passent l'essentiel de leur temps à fuir – d'où leurs marches de nuit incessantes – et à tendre des embuscades pour montrer leur résilience et s'armer. Gyanji confie à Alpa Shah que « Cette répression d'Etat leur laissait peu d'espace pour travailler avec les gens. Elle ne leur permettait pas de développer leur conscience politique, de faire de l'éducation (sic) et de créer des mouvements de masse ». (p. 148).

Pour toutes ces raisons, et celles qu'on a citées plus haut, Alpa Shah considère dans sa préface à l'édition française que « le combat révolutionnaire naxalite était en train de s'effondrer de l'intérieur » (p. 31) lorsqu'elle menait l'enquête.

Le livre d'Alpa Shah ne traite pas non plus d'une question clé, à savoir la perception de la guérilla par les adivasi. A la fin de sa préface, elle indique que les naxalites sont « de plus en plus soutenus dans les villages » (p. 79), mais dans le livre, elle distingue les villages pro-guérilla (où les maoïstes peuvent se ravitailler) des autres, sans plus d'explication. Or, elle mentionne en passant le rôle de milices d'auto-défense – comme Salwa Judum dont le nom signifie « Chasse purificatrice » (p. 249) – qui se sont constituées contre les naxalites, plus ou moins spontanément (l'aide de l'Etat semble en fait avoir été ici décisive, au point que la Cour suprême a rappelé au gouvernement qu'il ne lui appartenait pas de dresser des citoyens indiens les uns contre les autres). Ces interrogations laissent la porte ouverte à une suite – à laquelle Alpa Shah travaille.